

Présentation d'une présentation

Autor(en): **R.G.D.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **27 (1959)**

Heft 9

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569977>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

des moineaux s'époumonaient de joie. On entendait monter les bavardages confus des concierges, ponctués régulièrement de grands rires sonores. Le chat perdu, sans doute alléché par l'odeur du lait, semblait vouloir négocier: une de ses pattes dépassait de l'ombre de l'armoire, où l'on voyait luire ses yeux sans bonté.

Jean enfouit sa tête au creux de l'épaule de Joël. Du bout de sa langue, il goûta longuement la peau brune qui sentait encore l'huile solaire, le sel, l'air marin. Il pesa davantage sur le corps soumis, de toute sa force, de tout son poids, à l'écraser, retirant de cette étreinte une merveilleuse certitude; et il saisit au vol cette impression fugace, oubliée depuis des années, une sorte de joie sauvage et mêlée de larmes, il se sentit heureux.

Était-il donc vrai que l'automne fût si proche? Il aurait encore de belles journées, d'étincelantes journées, le temps des colchiques.

Présentation d'une présentation

Il semble totalement inutile de parler du poète Constantin Cavafy après Madame Marguerite Yourcenar. Une seule phrase s'impose et se suffit: lisez la belle étude qu'elle a écrit sous le titre: «Présentation critique de Constantin Cavafy», suivie d'une traduction de ses poèmes par elle-même en collaboration avec C. Dimaras.

Car, si la découverte de ce poète grec presque contemporain est d'une certaine importance, c'est un bien plus grand plaisir encore de lire l'introduction de Marguerite Yourcenar. Ce grand écrivain peut essayer de se cacher derrière son sujet, il l'écrase involontairement. Quand la lumière éclaire un vitrail, le vitrail peut être beau, mais la lumière surtout est belle.

Et il n'est pas peu admirable que Madame Yourcenar se soit mise, avec une scrupuleuse simplicité d'honnête homme, au service d'un poète qui, sans elle, serait sans doute resté un inconnu, surtout pour nous occidentaux.

Après avoir loué la présentatrice, abordons l'oeuvre du poète, mais là encore ne devons-nous pas admirer d'abord le talent de la traductrice? Seuls, ceux qui lisent le grec moderne pourraient répondre. Ceci n'est, de toutes façons, qu'une appréciation littéraire et il est ici plus important d'étudier quelle est la part d'homosexualité dans cette oeuvre. Par ce sujet, nous retrouvons Constantin Cavafy.

De parents grecs, né en 1863 à Alexandrie d'Égypte, il vécut dans cette ville, chef de bureau de ministère, et y mourut en 1933. Est-il une biographie plus rapide, une vie plus vide d'apparence? Jusqu'à sa cinquantième année, Cavafy n'écrivit qu'en amateur, et en cela encore ne se distingue pas de la majorité de nos fonctionnaires, poètes du Dimanche ou des heures creuses de bureau. Ses oeuvres ne se répandirent un peu que durant les dernières années de sa vie. Gloire locale et qui garda sa réputation d'amateurisme distingué.

Mais, ce qui s'éloignait résolument des conventions, de l'atmosphère bureaucratique et provinciale, c'est l'inspiration du poète. Une oeuvre entièrement consacrée à la beauté des jeunes garçons, à une sensualité sans frein dont le sujet est «il», et aux souvenirs d'une jeunesse qui ne fut pas un modèle administratif. J'imagine qu'en nos ministères occidentaux, un tel employé aurait quelque peine à faire carrière!

Non que l'on puisse relever dans ces poèmes le moindre mot cru, ni une grivoiserie. La sensibilité tantôt mélancolique, plus rarement joyeuse, purifie ces petits croquis, mais enfin on n'y rencontre pas un seul visage de femme, et les garçons n'y ont pas que des visages.

Beaucoup de ces textes sont consacrés à des évocations du passé. La Grèce antique revit dans plusieurs tableaux, toas brefs. On retrouve sa lumière, sa liberté, sa simplicité, non par des descriptions précises, mais par un mot, une invitation au rêve: les beaux corps nus, le bel éphèbe... Le terme qui revient sans cesse sous ma plume pour parler de ces poèmes est : évocation. Tout est évoqué, proposé à l'imagination.

D'autres sont consacrés à des souvenirs de jeunesse de l'auteur. Il s'agit là des garçons d'Alexandrie à la fin du siècle dernier. Sont-ils très différents des petits Arabes qui enchantèrent la jeunesse d'André Gide? Pour décrire le décor, il faut peu de mots : une taverne, un café, des ruelles louches, d'humbles chambres. Autour de cela, la ville aimée vit et son sang bat au même rythme que le cœur de deux garçons qui se rencontrent. Ces garçons, ils ne sont guère cultivés, beaucoup durent être ce que l'on nomme des mauvais garçons, mais le beau corps nous apparaît, depuis l'œil noir jusqu'aux pieds nus, et l'amour facile, sans complication, n'empêche pas une gentillesse simple et joyeuse. Le fonctionnaire-poète enchantera ses vieux jours de tels souvenirs, quand il ne lui restera plus que la feuille de papier sous la lampe rallumée par le rappel des chaudes journées dans la ville parfumée d'amour.

Pour le style, j'ai dit que tous ces poèmes étaient très brefs. Ils suggèrent plus qu'ils ne décrivent. Parfois ce n'est qu'une pensée, tantôt une esquisse. Ou, plutôt, ils font penser à ces dessins japonais où le trait est pur, dénudé jusqu'à l'extrême, mais d'une précision idéale. Il fallait, paraît-il, toute une vie à ces artistes pour trouver le trait parfait, unique. Constantin Cavafy ne nous a pas laissé une grande oeuvre, mais quelques-uns de ses poèmes atteignent à la grandeur par la simplicité et presque la sécheresse du trait.

Encore une fois, s'agit-il du talent de Constantin Cavafy ou du talent, celui-là certain, de Madame Marguerite Yourcenar ?

R.G.D.

*) Marguerite Yourcenar : « Présentation critique de Constantin Cavafy », suivie d'une traduction intégrale de ses poèmes. Editions N.R.F. Paris, 1958.